

it. And, indirectly, it is the musician who is responsible for the music so thoroughly loved and enjoyed by all the world. Can the musician or his admirer imagine what this world would be like without the sound of music? Can they imagine what the world would be like if God saw fit to take away His gift from man? We should know then what it means to man and we should appreciate Shelley's concise but truly beautiful definition of it: "The voice of Angels—Music."

—MARY HUESTIS '55

SUR LA CULTURE CANADIENNE FRANCAISE

Il y a à peine une trentaine d'années naissait notre culture, et déjà nous proclamions naïvement notre mission providentielle, montrant un certain mépris pour les valeurs temporelles. Or, cette culture qui possède maintenant la maturité pour vivre, nous la sacrifions volontiers aujourd'hui à des préoccupations d'ordre économique. C'est que nous avons subi et nous subissons encore une crise de croissance.

Jusqu'à la Grande Guerre nous nous délections à la lecture et à l'imitation des derniers romantiques, tout en nous réclamant des classiques du XVIIe siècle. Cette position, qui ne manquait pas de fantaisie pour un observateur du dehors, a fait dire aux moins conformistes d'entre nous que nous étions cinquante ans en retard sur l'Europe.

Avant la guerre '39-45, la pensée et la littérature françaises contemporaines jouirent d'une diffusion rapide chez nous, et nous avions l'avantage de les connaître presque en même temps que les Français. Et voilà que nous avons conclu, face à la pénurie et au caractère terne des oeuvres canadiennes en regard de la splendeur des oeuvres françaises, que ce n'était pas cinquante ans de retard que nous avions, mais mille.

Ainsi nous avons douté de nos ressources intellectuelles. Cette sous-estime fait que nos meilleurs auteurs, en plus de ne pas se lire entre eux, cherchent à oublier, lorsqu'ils écrivent, qu'ils sont nés au Canada.

Toutefois, notre culture s'accroît et s'épanouit au rythme où notre littérature s'évade de l'imitation d'un romantisme douceâtre pour devenir à la fois de son époque et de son pays.

Il existe trois conditions primordiales pour le rayonnement culturel en Amérique. Premièrement une culture viable. Notre survivance, comme peuple, ne se conçoit pas sans une culture qui promet de vivre. Si rien ne prîtège notre particularisme, que pouvons-nous donner aux autres races Latines?

Nous manquons d'un fond de culture qui nous soit propre. Il nous faudrait plus de poètes et de penseurs originaux, affranchis des influences étrangères, et dont l'oeuvre commune constituerait un patrimoine spirituel, une armature solide à notre peuple. Chez nous, trop longtemps, nous avons vécu du passé. Notre passé, plein de luttes glorieuses en vue de la survivance, présente un aspect trop défensif pour qu'il soit parfaitement apte à épauler seul une vie dynamique et montante. Pour ne pas reculer, nous aller de l'avant, il faut surtout faire face à l'avenir et à un avenir spirituel.

Notre plus fondamental patriotisme doit donc être culturel. Une culture bien à nous fortifiera notre patriotisme, puisque nous y trouverons outre un motif plus impérieux de vivre, une mystique à propager et à défendre au besoin.

La seconde condition requise est une littérature créatrice. La littérature d'action ne produit que des oeuvres d'intérêt transitoires; il est à souhaiter que nos meilleurs esprits n'y gaspillent pas leurs énergies, car l'Amérique Latine ATTEND de nous autre chose que les échos de nos polémiques et de nos programmes politiques.

La poésie lyrique, l'épopée, le roman, le théâtre, c'est à cela que nous convions nos créateurs. La pensée neuve, le travail artistique, la littérature pure, voilà ce que nous attendons et ce qui assurera notre survie et notre rayonnement. Les essais critiques ou les polémiques sombrent dans l'oubli, avec les événements qui les ont suscités: Pascal se survie par les "Pensées," non par les "Provinciales". Ce sont les créations désintéressées qui demeurent.

La troisième et dernière condition nécessaire à notre rayonnement culturel en Amérique, est une littérature nationale originale. Mais il existe une double conception du régionalisme. Il est une forme de régionalisme étroit, cramponné à un coin de terre et qui s'acharne à l'étude d'un groupement humain dont les moeurs et coutumes ne présentent qu'un intérêt strictement local. Une formule ainsi étriquée n'a qu'une valeur temporelle et publicitaire. Pourquoi "Ti-Coq", de Gratien Gélinas a-t-il été un fiasco épouvantable sur le Broadway?" Tout simplement parce que "Ti-Coq" était d'un style trop local et ne s'adaptait guère aux moeurs d'un autre pays, encore moins à ceux des Etats-Unis.

Une seconde conception du regionalisme peut profiter beaucoup à notre littérature. Plaçons un héros dans un temps et un lieu déterminés, soit. Mais que sa vie perde cette empreinte trop locale pour "se réaliser sur le mode éternel".

Une littérature nationale originale, cela ne signifie pas une littérature à thèse nationale ou d'action nationale: "la these et l'utilitarisme sont de notoires assassins de l'inspiration". La littérature nationale dont nous rêvons est celle qui puiserait dans l'âme des choses et dans celles des hommes ses sujets et ses ornements, mais qui les élèverait les uns et les autres à un plan supérieur. Le roman à thèse est un genre faux qu'il importe de répudier. Gardons-nous aussi des poèmes purement philosophiques ou didactiques, car notre insuffisante maturité de pensée nous défend mal contre truismes creux et sonores.

Mais de ces arguments s'élève une question. Où puiser nos sujets? Notre histoire primitive, nos légendes, notre folklore sont des sources toutes désignées. Nombreux sont les peuples qui ont vu leurs héros nationaux élevés, par leurs poètes, au rang de héros éternels. Que n'essayons-nous de faire de même chez nous, avec Dollard par exemple? Notre vie de tous les jours ne peut-elle par servir de fond à un solide roman canadien, appartenant en même temps à la grande littérature? Nous nous sommes déjà approchés de la bonne façon avec Grignon et "Un homme et son péché", Dagenais et "Faubourg à m'lasse", l'abbé Savard, Rex Desmarchais, Clément Marchand, Ringuet, et surtout Robert Charbonneau.

Mais il ne faudrait pas s'arrêter là. Il faudrait continuer de ce pas et prouver que nous pouvons posséder un haut degré de culture. Nous aurons donc plus de chances d'être lus et admirés dans les pays d'Amérique latine si, conservant leurs décors et leurs particularismes à l'atmosphère de nos oeuvres écrites, nous avons le souci de nous élever à l'universel.

—ANDRE LaPOINTE '52

The less men think the more they talk.
Have more than thou showest;
Speak less than thou knowest.

—Shakespeare.

To know what you know and know what you don't
know is the characteristic of one who knows.

—Confucius.